



Dixième Année

N° 104

JUILLET 1935

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE } GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

Directeur: Georges Gvazawa

SOMMAIRE

L'avènement de l'Hitlérisme	<i>N. Jordania.</i>
Que se passe-t-il en U.R.S.S. ?	<i>P. E. Briquet.</i>
L'Ukraine soviétique à un tournant d'histoire	<i>V. Sadovski.</i>
Document historique intéressant	<i>D. Seydamet.</i>
Discours de M. Albert Malche	* * *
La politique cotonnière au Turkestan	<i>A. Toptchibachi.</i>
Revue de la presse	* * *

CHRONIQUE : Ukraine.

Direction et Administration :

1, Square Léon-Guillot - PARIS (15°)

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan

L'avènement de l'Hitlérisme

L'avènement de l'Hitlérisme où l'Allemagne hitlérienne occupe le centre de préoccupation universelle et provoque des divergences aussi bien théoriques que politiques. On est encore loin de connaître la vraie étendue de cet événement formidable et les raisons qui l'ont déterminé. Car nous sommes encore dans une période où les passions sont déchaînées et où la peur et la confusion se substituent à la possibilité de recherches objectives.

Il est pourtant temps que la raison revendique ses droits dans l'analyse des faits tels qu'ils se déroulent. En effet, comment cela est-il arrivé ? Notons tout d'abord le processus de l'ascension de l'Hitlérisme. Il n'a aucune ressemblance avec les bouleversements des autres pays. Il ne s'est pas servi d'un coup de main brusque, d'une conspiration, d'une insurrection ou d'un coup d'Etat. Il s'est développé dans le cadre du régime démocratique, durant des dizaines d'années, recrutant ses adhérents par la voie de propagande et de bulletins électoraux de telle sorte qu'un jour la majorité de la nation allemande se trouva groupée sous son

drapeau et sous celui de ses alliés. Selon le jeu du parlementarisme, le pouvoir revenait à Hitler. Il est devenu chancelier. Bref, la raison de l'avènement de l'Hitlérisme réside dans le revirement complet de la mentalité populaire qui, en répudiant volontairement la démocratie, s'est nettement engagée dans la voie antidémocratique. Et la question se pose : comment expliquer ce revirement, ce changement de la mentalité de tout un peuple et son abdication devant Hitler ? On l'explique parfois par le traité de Versailles. Sans doute, il a joué un certain rôle, la situation extérieure y est aussi pour quelque chose, mais la vraie racine du phénomène n'est pas là ; il n'a fait que se joindre, se constituer la superstructure, le cadre du vrai mobile, dont il faut chercher l'existence ailleurs. Car il n'a jamais été le facteur déterminant. Le moment de politique extérieure n'est pas facile à comprendre pour les masses. Elles distinguent la guerre de la paix, mais la tension diplomatique, le rapport compliqué entre les peuples est du ressort des spécialistes, des politiciens et ne

constitue jamais la cause pour des millions d'hommes du changement de leur régime intérieur. Le développement de la pensée du peuple et ses regroupements sont déterminés par les mobiles intérieurs. Les intérêts d'existence sont toujours primordiaux dans la société. Et pour cette même raison on considère parfois le chômage comme la cause de l'ascension de l'Hitlérisme. Mais comment se fait-il que quatre millions de sans-travail sont devenus vingt millions d'hitlériens et pourquoi ceux-là ont suivi les racistes plutôt que les communistes qui leur promettaient le paradis terrestre ? Le chômage est beaucoup plus considérable en Amérique mais il n'y a pas engendré le fascisme. En général, le développement intellectuel du travailleur contemporain est assez avancé pour qu'il puisse abdiquer ses droits au profit d'une dictature. Donc, il faut que la société engendre des phénomènes surplissant les autres facteurs, menaçant la structure fondamentale et les conditions nécessaires de l'existence de cette même société, pour que le peuple soit obligé d'accepter telle politique qu'il combattait la veille.

Quel événement de ce genre avons-nous observé en Allemagne ? C'était le même événement qui a bouleversé l'Italie en 1920-22 et s'est terminé par la victoire de Mussolini. La première fois nous assistâmes à ce fait étrange : l'Etat libéralo-démocratique s'est volontairement donné la mort en cédant sa place à un Etat autoritaire, en l'occurrence le fascisme. Et ce suicide se refléta dans sa politique intérieure : dans la lutte entre le communisme menaçant et son antipode le fascisme, il se lava les mains, leur laissa l'usine et la rue et se contenta du rôle de simple observateur. En se proclamant

neutre, il est allé droit au suicide, qui bientôt s'est terminé par sa mort politique.

Le fascisme s'est emparé du pouvoir. Voilà le phénomène qui s'est reproduit en Allemagne et qui en courant pendant dix ans aboutit aux mêmes résultats. Analysons son développement en faits. Il y a quelques années une question fut posée à Hitler dans un meeting : « Comment pouvez-vous escompter la victoire dans une Allemagne infestée de communistes » ? Hitler répondit : « Je vaincrai précisément parce qu'il y a trop de communistes. » Il a dit la vérité et cette vérité fut dès lors ainsi exprimée par Citrine, leader des Trade-Unions : « Quand vous créez un communiste, vous créez en même temps contre lui un fasciste » (octobre 1933), c'est-à-dire le fascisme apparaît et grandit par le bolchévisme ; c'est la condition préalable de son développement. Cette thèse théorique fut prônée naguère dans notre analyse du triomphe du fascisme italien où nous concluions : « Rome pourra être vaincue par la défaite de Moscou » (1). Le racisme allemand s'est développé de la même façon. Les hitlériens ne cachent pas ce fait. Le livre qu'ils ont publié en français sous le titre « La Révolte armée » (2) est la démonstration éclatante de cette constatation. Ce recueil contient plusieurs documents officiels, concernant l'évolution du communisme sous le régime démocratique, ses buts, ses moyens et ses organisations agissantes. Ces documents paraîtraient fantastiques à ceux qui ne sont pas initiés au secret de l'action du parti de Lenine sous le ré-

1) *La Lutte*, mars 1927. « La crise de la Démocratie ».

2) *Révolte armée*, édition Eckart, Berlin.

gime tsariste. Quel était leur but immédiat ? La révolte armée et, dans ce but, la militarisation de tout l'appareil du parti. C'est-à-dire s'emparer du pouvoir coûte que coûte — voilà le but principal des bolchevistes. A leur congrès de 1905 ils ont ainsi sanctionné cette politique : « Organiser le prolétariat pour l'insurrection armée contre l'absolutisme, c'est le but principal du parti dans les circonstances présentes. » Les moyens ? « L'armement du prolétariat », « l'organisation des cellules de combats », « l'élaboration du plan de l'insurrection » etc. Bref, « le parti doit représenter la milice, dont chaque membre doit être un militant armé » (3). Toutes ces décisions avaient été prises sous le tsarisme où les moyens légaux d'organisation et de propagande du parti faisaient défaut ; mais cette utopie n'a jamais donné de résultats politiques. Aucune révolution (ni celle de 1905, ni celle de 1917) n'a commencé par ce plan et ne fut guidée par les bolchevistes. Mais le fait est que c'était le plan de lutte contre la tyrannie tsariste. Et les communistes allemands, sous la dictée russe sans doute, se sont servis de ces décisions tactiques pour combattre le régime démocratique. Comment opéraient-ils ? A côté du parti légal ils ont créé des organisations clandestines du même parti. Comme les autres partis il faisait sa propagande, sa campagne électorale, mais clandestinement, il organisait ses cellules, ses groupes terroristes et leur armement, l'espionnage militaire et industriel, la terreur, la fabrication de faux passeports, les expropriations, les dépôts d'armes, etc. Et nous avons été témoins de plusieurs poursuites contre

ce parti pour la haute trahison, où les communistes furent convaincus du vol de documents, intéressant la défense du pays, au profit de Moscou. Rien qu'en 1931, 111 procès eurent lieu, et 150 communistes furent condamnés pour ce crime. Dans l'espace de quatre ans (1926-1930) dans une grande entreprise industrielle, 134 cas graves d'espionnage furent découverts, nécessitant 350 procès. Le parti s'était fait le filial du gouvernement de Moscou, exécuteur de ses ordres. Pendant dix ans les groupes militaires s'organisaient au su et au vu de tous, mais leur armement se faisait secrètement par le pillage des casernes, la fabrication de matières explosives, le stockage des fusils et des mitrailleuses, des balles et autres accessoires de guerre. Les terroristes du parti tuèrent ou blessèrent près de 2000 agents rien que du département de police de Prusse. Les agents de Moscou étaient maîtres de la rue ; ils ont pénétré dans tous les appareils de l'Etat. Ils étaient au courant de tous les secrets et connaissaient parfaitement l'organisation des casernes, de l'armée et de la police.

En 1928 le Commissaire de l'Empire Knutzer dans une réunion lut une circulaire du Comité Central du parti communiste : « la cellule du parti du parti communiste doit travailler clandestinement ; la distribution de leur organe doit s'opérer au secret. Tous les travailleurs savent que la préparation de la guerre civile et l'organisation des bataillons de combat nécessitent l'aide effective des cellules. » Et le Commissaire d'ajouter : « Nous connaissons l'existence de la Tcheka communiste sous la direction de la Guépéou de Moscou, qui a la charge de contrôler les agissements de tous les agents bolchevistes.

3) Voir le protocole du 3^e congrès et du congrès d'unification de Londres.

Ce travail est exécuté par les fonctionnaires de la Délégation Commerciale soviétique, dont le nombre atteint 800 (4).

Quelle était l'attitude du gouvernement démocratique en face de ce danger ? Tout-à-fait inattendue. Il punissait les criminels personnellement, mais le parti, ses leaders et ses organisations restaient intacts, avec la possibilité de continuer leur besogne destructive sous la protection des lois démocratiques. Le pouvoir tolérait l'action clandestine d'un parti légal au nom de la démocratie ! C'était le « crétinisme démocratique » qui n'a rien de commun avec la vraie démocratie populaire. Nous avons le régime démocratique en Georgie, mais nous ne tolérons guère cette action néfaste des communistes ; leur parti était interdit et leurs organisations dissoutes. La démocratie populaire est active et militante, elle se défend énergiquement par tout l'appareil gouvernemental et avec toute l'autorité à lui conférée. Mais en Allemagne, comme en Italie, la démocratie fut paralysée par des illusions libérales et assistait impuissante à sa propre destruction, à la préparation de la soviétisation de l'Allemagne et son entrée dans le giron moscovite. Le pacte de Rapallo, unissant l'Allemagne et la Russie contre la France, renforçait la somnolence de la démocratie. Cette « raison d'Etat » laissait la porte ouverte au travail destructif de la Comintern, exactement comme le pacte franco-soviétique contre l'Allemagne laisse la Russie libre d'intensifier sa besogne de bolchevisation de la France. En Allemagne, comme aujourd'hui en France, les bolchevistes étaient considérés en amis et alliés.

C'est pourquoi le gouvernement n'a pu apercevoir le grave danger qui menaçait le pays, mais la société s'en est aperçue et prit les mesures pour se défendre. Les organisations fascistes activent leur propagande, infestent le pays entier et apparaissent comme la seule force capable d'endiguer le flot communiste. Quel est l'accueil du peuple ? Il les répudie d'abord : le putsch de Hitler-Ludendorff est facilement écrasé (1923) ce qui signifie que le peuple reste encore attaché au régime démocratique et se range du côté du gouvernement dans sa lutte contre les insurrections qui se succédaient (1919-1923). Mais, lorsque les communistes ont recruté un million d'adhérents et six millions de sympathisants ; lorsque les préparatifs de l'insurrection armée commencèrent à grande échelle et le danger d'une révolution communiste s'est dessiné clairement, les masses abandonnent leurs positions et adhèrent au camp hitlérien. Nous voyons non point le gouvernement contre le communisme, mais hitlérisme et communisme se livrant bataille par les mêmes méthodes dans le pays. Le duel décisif s'engage. Pendant dix ans les communistes réussissent à tuer ou à blesser 20.000 hitlériens. Ces derniers ripostent. Et le gouvernement observe de loin cette bataille rangée entre les groupes privés. Il s'agissait de choisir entre ces deux forces de destruction. Et la grande majorité du peuple a choisi l'Hitlérisme, car ici il espérait de sauver au moins la moitié de sa fortune, tandis que les communistes l'auraient complètement dépouillé à l'instar de la Russie soviétique. C'était le grand drame de la nation, sa mise à l'épreuve spirituelle cruelle. Longtemps elle restait indécise, cherchant sa voie et finalement, entre les deux forces despotiques, elle a

4) *Le Matin*, 17 mai 1928.

choisi l'Hitlérisme, comme la force la plus acceptable. Le revirement s'opéra au bénéfice des Racistes. En s'installant au pouvoir cette force a balayé le communisme aussi bien que le démocratisme par trop tolérant. L'Etat libéralo-démocratique a succombé moralement d'abord et politiquement en-

suite en cédant sa place à un Etat raciste et autoritaire.

C'est une leçon universelle à retenir; il faut être irrémédiablement condamné pour ne point l'apercevoir.

N. JORDANIA,
*ancien Président de la République
 de Géorgie.*

Que se passe-t-il en U.R.S.S.

Faiblesse d'une dictature

L'U.R.S.S. est agitée de troubles rémoués. Certains veulent y distinguer les signes d'un « embourgeoisement » aussi bien que d'un renforcement intérieur justifiant les calculs et les désirs caressés par les partisans de l'alliance franco-soviétique. Il convient donc d'étudier ces signes et symptômes.

On a changé la garde du Kremlin. S'en défiait-on ? Staline la tenait-il pour trop fidèle aux vieux-bolchévistes, aujourd'hui débandés, et dont le chef Enoukidzé vient d'être liquidé par le dictateur ? Faut-il voir dans ces mesures un changement de front, l'aurore d'un jour nouveau ? ou seulement les signes d'un ébranlement du régime et de Staline lui-même ?

Il paraît difficile de nier que Staline ne soit affaibli. Le dictateur se débarasse de tous ceux qui pourraient faire ombre à son soleil. Le meurtre de Kiroff lui permit de pratiquer des coupes sombres dans une opposition éventuelle. Ce fut l'occasion de l'exil de Zinovieff et de Kameneff. Le meurtre de Kiroff vint si opportunément pour ces

mesures que des soupçons se sont même fait jour. Puis ce fut Elyava, le bras droit du maître au Caucase, et Enoukidzé, l'un des pontifes du bolchévisme.

A l'intérieur, le collectivisme imposé aux paysans dans les kolkhoses, sovkhoses, etc., a dressé l'agriculture contre le régime. La suppression de la carte de pain fut une concession aux paysans, un coup droit aux citoyens. Il est permis de dire que cette mesure a accru le mécontentement des villes sans calmer l'opposition des campagnes.

Cette opposition rurale deviendrait dangereuse pour le régime si elle se propageait dans l'armée. Cette dernière est de plus en plus composée de communistes sûrs. Mais ces derniers manquent de traditions militaires, dans le commandement en particulier.

Cette faiblesse militaire, Staline veut y parer par deux moyens : des armements formidables et l'action diplomatique. Mais faire dépendre sa sécurité de la fidélité et de la bonne volonté de l'étranger au lieu de la chercher

en soi-même, n'est-ce pas avouer que cette force est inexistante ?

Reste le problème des nationalités, toujours aussi angoissant. On le voit par les massacres de Finnois perpétrés aux mois d'avril et de mai en Carélie et en Ingrie, et aussi par ce fait que presque partout la Guépéou est entre les mains de l'élément pan-russe. Cette faiblesse inquiète les maîtres de l'U.R.S.S. Pour y remédier, des communistes, dont Enoukidzé, proposèrent l'alliance, à l'intérieur et à l'extérieur, de la III^e avec la II^e Internationale. Le front commun à l'extérieur ne peut que servir le communisme ; on en a la preuve en France. En U. R. S. S. c'est autre chose. Le front commun, d'abord adopté à l'unanimité, fut ensuite condamné. On se rendit compte en effet qu'en se réconciliant avec les social-démocrates de toute l'Union, les Bolchéviks renforceraient les forces latentes qui les haïssent et que le Guépéou n'a pu extirper.

La plus solide de ces forces est sans doute en Géorgie. S'allier avec les social-démocrates géorgiens, qui sont patriotes, c'est poser la question de la Géorgie. Car leur aide ne peut qu'être dirigée contre l'oppression du Kremlin. On aboutirait au renforcement du séparatisme géorgien éventuellement à la sécession, exemple qui pourrait être suivi et conduirait à la dislocation de l'U. R. S. S.

Mais il n'existe pas en Géorgie de force nationale sur laquelle le bolchévisme puisse s'appuyer. C'est pourquoi Moscou change au moins deux fois par an les maîtres qu'il envoie à Tiflis. Cette irréconciliable hostilité de l'infortunée Géorgie rejaillit sur les Géorgiens du Kremlin. Peut-on vraiment compter sur eux ? En offrant à Enoukidzé la présidence de la Transcaucasie, Staline put d'abord éloigner d'un poste stratégique un communiste puissant qui lui portait ombrage, et jeter sur ce dernier un voile de suspicion pour le détruire plus aisément. On fit arrêter Enoukidzé par Berya, illustre tchékiste du Caucase, et on l'accabla ensuite des accusations fantaisistes et contradictoires reproduites par la presse : Enoukidzé aurait été le complice de Trotski, extrémiste de gauche ; il eût préparé un coup d'Etat avec l'extrême-droite...

On voit donc Staline, de plus en plus inquiet, se débarrasser des vieux communistes, dont il se défie. Mais comme il ne peut trouver d'appui ni chez les nationalités ni à sa droite, il rassure de son mieux les communistes qui le soutiennent encore à gauche. Il se débat, dans les contradictions et l'isolement, sur une plate-forme toujours plus étroite.

P. E. BRIQUET,

Rédacteur du Journal de Genève.

L'Ukraine soviétique

à un tournant d'histoire

Ces derniers mois, la presse soviétique de Moscou accorde une grande attention au problème de l'Ukraine. Dans leurs nombreux articles, les publicistes soviétiques s'efforcent par tous les moyens de prouver que l'Ukraine est partie indivisible de la grande U.R.S.S. et que du fait de cette situation, elle est entièrement satisfaite.

Tant d'attention, l'intérêt si manifeste que les publicistes soviétiques portent en ce moment à la question ukrainienne ne sont pas sans éveiller des soupçons. La presse centrale soviétique s'occupait moins de ce problème à l'époque où le pouvoir soviétique s'engagea dans la voie des concessions au mouvement national ukrainien, réalisant en partie le programme national ukrainien. Pourquoi a-t-elle commencé à s'intéresser à ce point au problème ukrainien, juste en ce moment, en pleine période de désukrainisation, alors que le seul fait d'être ukrainien est considéré par la clique dirigeante comme l'indice d'un manque de fidélité politique. Pourquoi juste en ce moment, le fait de souligner l'heureux développement et le bien-être de l'Ukraine soviétique est considéré comme un manquement à la fidélité politique ?

Si le lecteur veut bien avoir la patience de lire attentivement tous les articles des publicistes soviétiques sur la question de l'Ukraine, ne serait-ce qu'au cours du dernier semestre, il apparaîtra que les causes qui obligent la presse moscovite à revenir constam-

ment sur cette question sont tout à fait claires. Il s'agit ni plus ni moins, par cette avalanche d'articles sur un thème déterminé, par cette phraséologie, par ce « battage » démagogique de cacher la faillite de la politique soviétique en Ukraine. Les auteurs de ces articles ne cessent de parler du lien intime qui existe entre l'Ukraine et l'Union, car ils sentent le peu de solidité de ces liens qui la retiennent à l'Union. Ils veulent s'hypnotiser eux-mêmes, aussi bien que suggestionner leurs lecteurs ; ils veulent prouver qu'en Ukraine, tout est pour le mieux, bien qu'ils n'ignorent point que la situation du pouvoir soviétique dans ce pays est loin d'être enviable.

Le pouvoir soviétique avait deux atouts en main pour conduire sa politique en Ukraine : le développement de la culture nationale ukrainienne et la réalisation d'un plan de relèvement des forces productrices du pays. Il espérait réaliser ce programme dans le cadre de la République soviétique socialiste ukrainienne qui, sur un pied d'égalité, faisait partie de l'U.R.S.S. avec droit de séparation d'avec celle-ci, si tel était son désir.

Ce programme, ces personnes, ces déclarations tant de fois répétées par les publicistes soviétiques de prétendu bien-être, ne sont autres que du griffonnage sans consistance, de véritables chiffons de papier.

Le développement de la culture nationale est indiquée par le mot d'ordre

de développement de la culture socialiste ukrainienne. Ayant décidé de soutenir le développement de la culture nationale ukrainienne, les communistes ont oublié que la nation ukrainienne possède ses traditions anciennes et culturelles d'Etat qu'on ne saurait introduire dans le catéchisme lénino-stalinien. Ils ont oublié que toutes les traditions de la culture ukrainienne sont imprégnées d'esprit de lutte pour la libération nationale, esprit qui est en contradiction complète avec le centralisme bureaucratique de l'étatisme soviétique.

Après avoir admis la possibilité de développer la culture ukrainienne, les communistes se sont aperçus que ce développement suit son cours traditionnel. Cette constatation a entraîné la liquidation complète du travail scientifique et culturel que les forces scientifiques et culturelles d'Ukraine avaient mis sur pied avec tant de peine. L'Académie des Sciences qui, de 1924 à 1930, avait fait preuve d'une activité considérable, qui avait publié des centaines de volumes, qui avait jeté les bases de l'organisation sur le territoire de l'Ukraine de dizaines d'institutions et de sociétés scientifiques, fut transformée, grâce à de nouvelles forces communistes qui, introduites dans l'organisme, précipitèrent sa liquidation, arrêtant net son activité scientifique.

Rénovée selon les principes staliens, l'Académie, d'après les journaux soviétiques, s'occupe en ce moment d'établir des liens d'étroite collaboration en matière de recherches scientifiques avec les masses laborieuses et de découvrir les déviations nationalistes en... géologie. Parallèlement avec la suppression de la science ukrainien-

ne disparaissait la littérature ukrainienne. Toute une série d'écrivains perdit ainsi le droit de publier et, de ce fait, ces écrivains cessèrent toute activité. Parmi ces derniers, étaient ceux qui s'étaient fait connaître pendant la révolution et qui étaient en étroit contact avec le parti communiste. Le nouvelliste de talent Kwyly ne voulant pas subir une punition pour certaine déviation, finit ses jours par un suicide. Furent fusillés après l'attentat contre Kirov les écrivains Falkivsky, Klynka, Blytchko et quelques autres à la suite d'un procès dont la presse ne parla même pas ; seul y fit allusion, le représentant de M. Staline en Ukraine, M. Pastychev. L'école ukrainienne a été « rénovée » sur le modèle de l'école de la R.S.F.S.R.; le plus grand génie national de l'Ukraine, T. Chevtchenko, a été pris en suspicion et ses œuvres, de nos jours censurées, sont reproduites pour la masse des lecteurs avec coupures. La langue ukrainienne elle-même est mise en suspicion. Toute une série de dictionnaires édités par l'Académie des Sciences d'Ukraine avant sa « rénovation », ont été reconnus nuisibles et devront, de ce fait, être remaniés afin de rapprocher davantage la langue ukrainienne de celle de Lénine, de Staline.

Telles sont les voies de la « construction » de la culture socialiste ukrainienne, de cette culture, nationale dans sa forme, mais socialiste dans le fond, selon les règles officielles. En réalité, la création socialiste culturelle est ramenée à une reproduction, à une copie plus ou moins fidèle des idées et conceptions adoptées par le politbureau moscovite, émanation du parti communiste bolchevik de l'Union.

La situation n'est pas meilleure sur le front de la construction économique.



A l'époque qui précéda le régime soviétique, l'Ukraine, grâce à la fertilité de son sol, était considérée à juste titre comme le grenier de l'Europe. En dépit de la situation retardataire de son économie rurale, elle disposait cependant d'importantes réserves de céréales pour l'exportation. La politique de collectivisation massive et obligatoire a complètement détruit l'économie rurale ukrainienne. Les résultats de cette collectivisation ont été suffisamment décrits dans la presse étrangère sans qu'il soit besoin de nous y attarder.

Nous nous bornerons à signaler la caractéristique donnée sur la situation dans les campagnes de l'Ukraine par le correspondant du journal anglais *Morning Post* qui visita l'Ukraine à la fin de l'année 1932 et au début de 1933.

« J'ai vu, écrit-il, des villages de l'Inde décimés par le choléra, des villages de Belgique détruits par la guerre. Ce qui se passe en ce moment en Ukraine est plus terrible encore. Les villages détruits par la collectivisation ont un aspect lamentable, et l'on ne voit pas la fin de leurs misères. »

Lancé dans la voie de la collectivisation, le pouvoir soviétique espérait recevoir de l'économie rurale le maximum de ressources pour réaliser son plan d'industrialisation du pays. L'on pouvait s'attendre à ce que, en procédant ainsi, la ruine de l'économie nationale en Ukraine serait dans une certaine mesure compensée par le développement de l'industrie ukrainienne. Or, les faits ne démontrent point cette supposition : Si l'on examine l'histoire de l'élaboration du premier plan quinquennal à l'époque où les cercles communistes jouissaient encore d'une certaine liberté de jugement l'on constate que ce plan a été élaboré et adopté, non

sans l'opposition systématique, bien que prudente des communistes ukrainiens. Ils prétendaient que les intérêts du développement industriel de l'Ukraine étaient ignorés et qu'ils étaient soumis aux intérêts du développement de l'industrie des rayons nationaux-russes de l'Union ; que l'on ignorait complètement la nécessité de développer l'industrie dans les régions centrales et occidentales de l'Ukraine. Les préoccupations tendant à développer l'industrie ukrainienne se limitent au seul effort d'intensifier la production de la métallurgie et de l'industrie houillère ukrainiennes ; en outre, le plan de développement de ce genre d'industries est fait de telle sorte que leur rythme de développement soit garanti jusqu'au moment seulement où des industries du même genre auront été créées dans les régions orientales de l'Union, dans l'Oural et dans le bassin de Kouznetsk.

Ces tendances de soutenir le développement de l'industrie dans les régions orientales de l'Union au détriment de l'industrie ukrainienne sont encore plus visibles dans le deuxième plan quinquennal. Ce plan fut adopté sans qu'il y eût opposition de la part des communistes ukrainiens. Le processus de renforcement de la dictature stalinienne a écarté toute possibilité de critiquer les projets du chef.

Si l'on prend en considération que l'établissement d'un plan de construction industrielle, qui est loin de répondre aux intérêts de l'Ukraine, a été élaboré et s'élabore avec cette légèreté qui caractérise l'économie bolcheviste, avec cette absence d'esprit d'économie, d'incompréhension économique, les résultats, ici encore, seront très peu consolants. Le « Dnièprostroi » si vanté par les bolcheviks peut servir d'exem-

ple, on ne peut plus caractéristique pour montrer jusqu'à quel point les résultats obtenus répondent à la réalité dans le domaine de la construction industrielle. La construction de la station électrique du Dnièprostroï qui a duré de 1928 à 1932 et qui a exigé du pays des efforts considérables en hommes et en matériel a été, sa construction terminée, mise en marche. Or, dès 1933, le journal soviétique *Za Industrialisatsiyou* (No 213, 1933) écrivait : « Les six générateurs, d'une puissance de 62.000 kw. chacun, qui se trouvent dans la salle des machines de la station de Dnièpre, sont depuis longtemps contrôlés, vérifiés et peuvent à n'importe quel moment être mis en service... Cependant, deux seulement sont en exercice et leur productivité générale ne dépasse pas 48.000 kw. La station du Dnièpre travaille à faible rendement, elle attend que commencent les travaux du Dnièprocombinat géant. »

Il s'agit ici de ce que, en vertu des plans de construction du « Dnièprostroï », la création d'une station électrique sur le Dnièpre a été liée à la construction de toute une série d'établissements industriels qui devaient être les premiers consommateurs d'énergie électrique. La station fut bien construite, mais pas les établissements industriels, consommateurs d'énergie électrique. Actuellement, c'est-à-dire trois ans presque après l'ouverture de la station, elle continue à travailler avec un chargement insignifiant. L'on peut facilement se représenter dans ces conditions ce que doit coûter l'énergie électrique fournie par la station.

Tels sont les résultats de la construction soviétique dans le domaine de l'intensification des forces productrices de l'Ukraine.

Le sort de l'étatisme ukrainien soviétique créé par les bolcheviks n'est pas plus enviable que le sort de la culture et de l'économie ukrainiennes. La république soviétique socialiste d'Ukraine a vu peu à peu ses fonctions privées de toute force concrète. Tous les rouages ayant la moindre importance dans l'administration de l'Etat ont été retirés des mains du gouvernement soviétique d'Ukraine et soumis au centre moscovite de toute l'Union. En réalité, les organes administratifs locaux d'Europe jouissent de droits plus étendus que le « gouvernement de la république soviétique ukrainienne », si bien que le représentant de M. Staline en Ukraine, M. Pastychev, exerce son pouvoir avec plus d'autorité que le président du Conseil des commissaires de la république d'Ukraine, M. Lubtchenko. Le droit accordé par la constitution soviétique de se retirer de l'Union est interprété de nos jours de telle façon que cette possibilité dépend uniquement du consentement de tous les autres membres de l'Union. Dans tous les domaines et sur tous les fronts se produit l'invalidation complète des droits du peuple ukrainien.

Le processus d'invalidation complète des droits de l'Ukraine et sa dépendance des organes centraux de Moscou n'ont pas été sans susciter parmi le peuple ukrainien une réaction adéquate. Nous n'avons pas ici en vue les rapports qui peuvent exister entre les cercles politiques ukrainiens et le pouvoir soviétique comme tel, entre ce dernier et le monde paysan de l'Ukraine, base sociale principale de la nation ukrainienne. Le point de vue négatif des uns et des autres sur le régime soviétique est suffisamment connu. Les cercles politiques représentés par les organisations du parti ont lutté de

1917 à 1920 pour l'indépendance nationale de l'Ukraine et malgré que cette lutte n'ait pas donné la victoire, ils n'en continuent pas moins à rester sur leurs anciennes positions. Le paysanat ukrainien, de par sa nature sociale, a toujours été partisan de l'individualisme, de la petite propriété économique, il a été de tout temps et est resté l'ennemi de toute expérience de socialisation du pouvoir soviétique.

Mais voici qu'une autre question va retenir notre attention.

Au cours de la période d'effondrement révolutionnaire-militaire, il se forma parmi les Ukrainiens, certains groupements, très peu importants il est vrai, qui par leurs dispositions et par leurs conceptions se rapprochaient beaucoup des doctrines communistes. Ces groupes entrèrent en collaboration avec le parti communiste, bolchevik de l'Union, et en firent même partie. Ils crurent et espérèrent qu'il leur serait possible de travailler à la construction d'une Ukraine socialiste libre. Quelques-uns des membres de ces groupes ukrainiens soviétiques (borotbistes et oukapistes) à peine entrés dans le parti communiste de l'Union occupèrent des postes importants dans les rouages du parti et du gouvernement. Ils ne tardèrent pas à être déçus. En connexion avec le développement de la politique de centralisation en Ukraine, la collaboration entre les communistes ukrainiens et le parti de Staline devint impossible. La position prise par eux fut considérée comme hostile au parti, comme entachée d'« ouklonisme » (de déviation) et leur travail nuisible.

Au cours de ces dernières années s'exerça dans les rangs du parti et dans les rouages administratifs d'Ukraine un processus d'épuration des éléments

qui, dans le passé, avaient été en contact ou pour mieux dire, liés aux groupements soviétiques ukrainiens. Certains de ces exclus furent emprisonnés ou déportés, d'autres furent fusillés. Ainsi finit ce court roman entre communistes ukrainiens et unionistes. Le régime centralisateur stalinien en Ukraine s'appuie en ce moment presque exclusivement sur les forces communistes de l'Union et non sur celles de l'Ukraine.

Dans le processus d'épuration des dirigeants de l'appareil soviétique en Ukraine, il est un fait particulièrement tragique dont Skrypnyk fut victime. Bien que l'un des fondateurs du parti communiste et que collaborateur de Lénine, Skrypnyk n'oublia jamais son appartenance à la nation ukrainienne. Au cours de nombreuses années, il fut l'un des dirigeants du gouvernement soviétique d'Ukraine et se garda bien d'orienter la construction socialiste en Ukraine sur le plan centralisateur de Staline.

Le Comité central de l'Union l'éloigna de l'appareil gouvernemental ukrainien et exigea qu'il reconnût son erreur, mais Skrypnyk, vieillard d'environ 70 ans, préféra finir sa vie par un suicide.

L'épuration méticuleuse et systématique des dirigeants de l'appareil administratif et du parti en Ukraine n'a pu cependant, et ne saurait éloigner le « danger ukrainien ». Le mécontentement que suscite le régime en Ukraine, ainsi que le constate la presse soviétique, a gagné les larges cercles de l'opinion publique soviétique. La presse soviétique constate également que l'épuration des organisations communistes dans les villages d'Ukraine a révélé qu'un important pourcentage d'ex-

clus l'avait été pour cause de « nationalisme » ; elle constate, non sans inquiétude, la présence de ferments « nationalistes » dans les rangs des jeunes communistes, c'est-à-dire dans les rangs de cette même génération qui s'est formée pendant la période du pouvoir soviétique en Ukraine.

La politique de liquidation des droits de l'Ukraine, politique d'exploitation et de ruine a déterminé et continue à déterminer une réaction non seulement

parmi les cercles nationaux à tendances antisoviétiques en Ukraine, mais aussi dans les milieux soviétiques d'Ukraine.

L'action centralisatrice de Staline engendre une contre-action en Ukraine. Des forces se révèlent en même temps que des possibilités qui ouvrent la voie à la liquidation du régime actuel en Ukraine.

V. SADOVSKI.

Documents historiques intéressants

L'ouvrage que nous allons présenter ici traduit en français a été écrit par Ibrahim bem Ali de Kaffa (Teodosia), secrétaire de Feth Guirey II (1736) fils de Devlet Guirey, célèbre non seulement pour avoir repoussé Pierre le Fou sur le Prut (1711) mais aussi par ses conceptions sur la politique.

Feth Guirey consacra sa vie à l'étude de la politique russe et à démasquer sa tactique. L'auteur déclare avoir écrit son ouvrage sur l'ordre suprême des Khans des Etats tartares; cette oeuvre embrasse les Tcherkesses, les Nogay, les Cosaques, les nations du Daghestan, de la presqu'île de Crimée, les rapports actuels des Etats turcs et de Crimée avec Moscou, les causes de leurs guerres et de leurs querelles.

Le savant professeur de l'Université de Constantinople Zekkai Velidi Bey a dit de cet auteur qu'il a écrit très scrupuleusement l'histoire des relations politiques de la Crimée, du Caucase, du Daghestan, de l'Ukraine, de la Polo-

gne, de la Russie, du Turkestan, de la Perse et l'histoire de la politique de l'Etat turc au nord-est de ses frontières. Il constate également que l'auteur connaissait les langues étrangères et qu'il a vraisemblablement lu les ouvrages se rapportant à la politique orientale.

Ibrahim effendi connaissait très bien l'histoire, la géographie et l'éthnographie des pays dont il écrivait l'histoire. Parlant des grands hommes d'Etat, de Pierre le Fou notamment, il mentionne ce que disait l'empereur Frédéric II du Staline de l'époque, du comte Henri Osterman, véritable dictateur de l'époque, qui n'était pas russe non plus (*Yeni Turkestan* No 16 — 1928).

Si l'on examine l'oeuvre d'Ibrahim Effendi plus attentivement, l'on s'apercevra que l'auteur était plus versé en politique qu'en histoire et qu'il a écrit son livre dans un esprit essentiellement national. C'est grâce à cet esprit national que l'auteur perçoit la différence de vie politique et sociale qui existait

alors entre la Turquie et la Russie. D'un côté, il voit Pierre le Fou essayer de prendre contact avec la civilisation européenne, de l'étudier sur place en travaillant comme simple ouvrier en Hollande et s'efforçant après son retour en Russie de développer à un degré de puissance inconnu jusqu'alors la vie militaire, sociale et économique du pays. Ibrahim Effendi voit, d'autre part un Etat turc, dont le sultan Ahmed III, passant son temps aux jeux et aux fêtes de la cour, se désintéresse de tout, voire même de son armée à la tête de laquelle était un simple bûcheron, Mahomet Baltagi.

Voyant que l'Etat turc courait ainsi à sa perte, les poètes composèrent des vers qui exprimaient bien leur douleur :

Nous versons le sang dans les batailles et nous versons des larmes de sang, Alors que vous à des tables abondamment servies, profitez.

Si vous n'avez pas de souci pour le pays, l'Etat sera perdu,

Si vous ne le croyez pas, questionnez l'entourage.

La différence entre l'Etat turc et le monde extérieur devient chaque jour plus grande et pas à notre profit.

La distance qui les sépare augmente sans cesse; c'est surtout du temps de Gazi Guirey Khan que les Etats européens ont marché à grands pas sur le chemin du progrès et de la civilisation. La Russie s'est jointe à eux et depuis progressant militairement, elle peut à l'avenir être dangereuse pour l'Etat turc.

La raison de l'hostilité historique que nourrissait Devlet Guirey Khan contre Baltagi fut le mécontentement patriotique que lui causait cette situation, aussi lorsque Devlet Guirey Khan arriva à Constantinople, il exprima

clairement son opinion au sultan Ahmed III. « Mon sultan, ce giaour, Pierre le Fou, est très rusé, très astucieux; si nous comptons sur la paix avec les Russes et si nous nous fions à eux, il pourrait nous arriver malheur.

« L'Etat de Crimée nous a échappé et la Thrace est presque perdue pour nous. Le but de ce giaour est de s'emparer de Constantinople, il en a ainsi décidé ».

De là le mécontentement patriotique qu'Ibrahim Effendi éprouve envers le Gouvernement de l'Etat turc. Il comprenait parfaitement le danger qui le menaçait du côté de la Russie; il désignait les Etats avec lesquels on pouvait se lier d'amitié; il signalait en outre que le Daghestan, mécontent de l'administration d'Osman Pacha Eludencer Oglu, ne cessait de prêcher l'insurrection. Il disait qu'il fallait changer le système de la politique intérieure au profit d'un plus grand libéralisme et de donner l'autonomie au Daghestan.

Le principal mérite de l'oeuvre d'Ibrahim Effendi a été de comprendre la politique russe envers la Turquie, de s'être intéressé au sort de la nation polonaise et de l'Ukraine, d'avoir en outre démontré l'importance qu'il y avait de se lier d'amitié avec ces nations.

Est-ce qu'après le traité de paix conclu sur les bords du Pruth (1723) et alors que l'encre dudit traité n'avait pas encore séché, le tzar russe ne marche pas contre la Pologne, ruinant le pays, torturant le peuple et confisquant les biens.

L'impératrice de Russie ne consent-elle pas à reprendre la liberté à la Pologne ? Les Russes n'empêcherent-ils point l'élection de Stanislas Lesz-

czynski au trône de Pologne. En rappelant ces faits, Ibrahim Effendi démontrait la nécessité d'empêcher la Russie de se mêler des affaires intérieures de la Pologne. Où était-elle donc, cette paix et cette vraie amitié russe ? Est-ce que les nations chrétiennes doivent agir de la sorte ? En parlant ainsi, il voulait démontrer qu'il ne faut se fier à aucun traité avec la Russie, et ne pas croire à son amitié.

La valeur du livre d'Ibrahim Effendi est d'autant plus grande, qu'il a prévu le danger à l'époque et qu'il a indiqué les moyens de l'éviter.

Les Ukrainiens bien qu'étant de la même religion que les Russes, luttèrent avec acharnement pour défendre leur liberté et leurs droits. Si l'Etat turc avait agi avec eux comme en Moldavie et en Woloszczyzna et s'il avait choisi parmi eux un hetman tout en renonçant à toute contribution, il est certain que les Ukrainiens auraient été fidèles envers l'Etat turc et qu'ils seraient devenus les amis de leurs amis, et ennemis de leurs ennemis. Mécontents du gouvernement russe, qui les tourmentait sans cesse, ils cherchaient le moyen de se soulever, s'ils avaient su que la Turquie les recevrait, il n'est pas douteux qu'ils auraient fait leur possible pour affaiblir la Russie.

Ainsi, Ibrahim Effendi nous a montré sur quelles bases doit tendre la politique turque.

Des siècles durant, la nation turque régna en Asie ; bien souvent elle pesa de tout son poids sur le sort de l'Europe, or, jusqu'à présent, les causes de l'affaiblissement de la puissance turque n'ont pas été étudiées.

Il en est de même des qualités et des défauts de la nation turque ; jus-

qu'à présent rien n'a été fait dans ce sens. Pourquoi tout d'abord, depuis le temps de la plus grande puissance turque jusqu'à celui de sa chute, ce pays a été privé de toute politique nationale ? Comment se fait-il que tant de nations qui se sont inclinées devant la Turquie l'ont dépassée dans tant de domaines, régime, administration, culture, qu'elles aient introduit plus rapidement la civilisation mondiale dans leurs Etats ?

Quel rôle avons-nous joué dans la politique en Orient et en Occident et quelle a été la part de l'influence de notre civilisation sur les autres Etats ; que nous ont-ils donné ? est-il possible sur ce point de faire une comparaison ?

Est-ce que l'indifférence témoignée envers nos ennemis et la méconnaissance de leur valeur n'ont pas contribué à notre chute, au point de vue politique, aussi bien que sous le rapport de la civilisation ?

Dans les poésies populaires, les races turques sont représentées comme héroïques et belliqueuses, et cela n'est pas le fait d'un simple hasard ; notre histoire est très ancienne ; dans l'âme de notre nation, l'enthousiasme a créé une force pour ainsi dire surnaturelle, incompréhensible. Au moment du danger, notre nation a fait preuve d'un héroïsme surhumain et ses racines sont plus profondes que nous ne pouvons le supposer.

Ces qualités, au cours de notre histoire, en font toute sa valeur et l'on peut dire que la quantité de morts dans la nation turque est plus grande que celle des vivants ; c'est peut-être ce qui l'a empêchée de penser non seulement à l'avenir mais aussi au présent, et cela, non seulement en politi-

que, mais encore dans la vie quotidienne.

Ibrahim Effendi qui non seulement a bien compris le présent mais a prévu l'avenir, appartient à ce groupe peu nombreux d'hommes qui ont su voir.

Il est bien regrettable que ses sentiments n'aient pas été compris ; c'est cette incompréhension qui a causé notre perte, la fin de notre existence na-

tionale. Nous ne doutons pas que nos historiens en tirent la leçon qui s'impose. Dans les siècles passés, la nation turque a souvent eu à souffrir de l'impérialisme russe. Si au cours d'un nouvel essor de l'impérialisme russe, toujours prêt à intervenir, nos hommes politiques ont ce livre sous leurs yeux, peut-être pourront-ils éviter une répétition des fautes historiques du passé.

Djafar SEYDAMET.

Discours de M. Albert Malche

Nous avons demandé à l'honorable député de Genève au Conseil des Etats de la Confédération Suisse, M. Albert Malche, Président du Comité International pour la Géorgie, de nous donner le remarquable discours qu'il a prononcé à la Fête Géorgienne, le 28 mai, à Genève. Nous le remercions vivement d'avoir bien voulu nous faire parvenir l'essentiel de ce beau discours que nous publions ci-dessous.

En ce jour où la Géorgie serait en droit de célébrer l'anniversaire de son indépendance, violée par la force mais jamais contestée, j'apporte à nos amis au nom du Comité International pour la Géorgie, le témoignage des sentiments d'affection et de fidélité qui nous lient à eux d'autant plus que leurs épreuves s'accroissent.

Soyez assurés, Messieurs, de notre compréhension intime. Nous rougirions d'élever ici des prétentions faciles, de plaider violemment une cause qui, aujourd'hui, veut plus de dignité que de bravades, plus de persévérance

que d'éclat. La situation ne s'améliore pas dans le monde, pour les amis de la justice. La route que vous parcourez avec une indomptable énergie sera bien longue encore. A ceux qui vous accompagnent, cela impose une attitude de discrétion et de respect. Nous n'aurions pas la cruauté d'agiter vos souffrances comme un drapeau et de nous en servir pour le succès de nos idées.

Il faut, dans l'épreuve, un sentiment plus délicat. Nous sommes avec vous simplement. Nous admirons votre splendeur morale. Nous espérons, par notre dévouement, vous fournir des motifs de ne pas renier l'Humanité qui semble vous oublier et de ne pas désespérer des valeurs qui font, quand même, la civilisation. Il y a autour de vous plus d'âmes libres que vous ne croyez, mais elles n'ont pas de parole. Il y a plus de solidarité qu'on en voit. Pour nous, dans cette même Genève de la S.D.N. qui parfois fléchit devant la tâche, nous songeons à une autre Ge-

nève, celle de la Croix-Rouge et c'est avec fraternité que nous nous associons à vos graves soucis pour les soulager.

Là où la politique n'a rien pu, les cœurs du moins, peuvent rester humains. Par delà les traités déchirés et sanglants, nous songeons aux millions d'hommes, de femmes, d'enfants qui ont connu toutes les formes de la douleur, aux familles détruites, aux départs sans retour, à ces existences ruinées ; et nous saluons bien bas cette formidable somme de martyres et d'héroïsme qui, malgré les dépressions et les apparences, reste un peuple, le même peuple, fier, sobre, travailleur, artiste, enchaîné aux yeux des hommes, mais libre aux yeux de l'esprit.

Le cours de l'histoire est changeant. La Géorgie a subi d'autres et plus longues épreuves. Plusieurs fois, comme la Pologne, elle est ressuscitée. Qui sait quand se produira l'événement ? En attendant, durons comme un prince, servons de témoins. Attestons qu'il n'y a pas de prescription pour le droit.

C'est dans cet esprit que nous accueillons, ce soir, nos amis de passage, que nous saluons avec eux les chefs en exil, si maîtres d'eux-mêmes, si ardents de foi contenue. Nous vous souhaitons la bienvenue à l'humble foyer de Genève, mais nous savons qu'il est là-bas, d'autres foyers, une patrie qui vous appartient par droit de naissance. Les lois de la nature et de l'humanité ont pour elles la durée. Nous vivons trop peu de temps pour être assurés que tous vous reverrez votre maison où flotteront vos couleurs nationales ; mais vous lutterez pour vos enfants, pour l'avenir, et nous avons la conviction que cet avenir comblera l'espoir auquel vous avez voué votre vie.

Mesdames et Messieurs, vive la Géorgie ! Elle vit dans les cœurs, sous une forme ou sous une autre que nos faibles moyens ne distinguent pas encore mais qui certainement s'élabore déjà, la Géorgie vivra un jour, renouvelée, au grand soleil de la justice.

La politique cotonnière des soviets au Turkestan

L'un des systèmes auxquels ont recourus les bolcheviks pour mieux s'assurer la possession des terres qu'ils occupent est sans contredit l'organisation systématique de la dépendance économique de ces terres et des peuples qui l'habitent de la Russie. A cette organisation et ce système il convient de rattacher le développement intense de la culture du coton au Turkestan où, selon le plan, tout ce qu'il est possible de cultiver doit être réservé à cette culture. Les bolcheviks considèrent cette tactique comme « un succès indéniable du parti » et ils s'efforcent de leur mieux de justifier leur point de vue.

Il convient de souligner que les conditions climatiques favorisent pleinement ce genre de culture et qu'elles donnent la possibilité d'obtenir de brillants résultats et des qualités de coton exceptionnelles. Les essais déjà tentés au Turkestan avant la guerre avaient, on s'en souvient, donné les meilleurs résultats. Ces essais et résultats qui à l'époque constituaient les premiers pas vers la russification du pays et son peuplement par des colons russes ont été, on le conçoit, adoptés par les bolcheviks qui se sont donné pour tâche de transformer le Turkestan en pays susceptible de fournir à l'industrie moscovite les matières premières de qualité supérieure afin de libérer cette industrie de sa dépendance de l'importation étrangère.

Mais ce désir irrésistible des bolcheviks ne donne pas toujours les ré-

sultats attendus et leur plan, préjudiciable et ruineux pour la population locale, est pour cette dernière un instrument d'oppression et de misère.

Le Turkestan est par lui-même un pays florissant ; il a toujours donné à la population la possibilité de vivre dans l'abondance, sans crainte de manquer de pain. Point n'a jamais été besoin d'importer du blé de l'étranger. Possédant depuis un temps immémorial son système très perfectionné d'irrigation, objet de soins tout particuliers au temps des Timourides, des canaux d'irrigation, ces « aryks » fournissaient à la population l'eau suffisante à ses besoins.

Qu'est-il advenu de ces canaux sous le régime bolchevik ? Ayant développé à l'extrême la surface cultivable en coton, les bolcheviks ont diminué d'autant la surface consacrée à la culture des céréales et ils ont ainsi rendu le Turkestan tributaire en blé des gouvernements de la Russie centrale ; bien mieux, ils ont malheureusement détruit tout le système d'irrigation existant, au point que de nos jours la presse officielle elle-même constate la disette de l'eau.

Cette année notamment, les chutes de neige ont été rares et le rigoureux hiver du Turkestan a séché à ce point la terre que dans nombre de rayons tels que ceux du Zarafehan, du Sokh, de l'Isfaïram, du Chahimardan, de l'Angrène, du Kassam-Saï, etc., les terres fertilisées par les eaux des neiges sont privées de ces eaux. Alarmés,

les bolcheviks songent déjà à faire « l'économie » de l'eau et d'en faire une répartition « plus régulière ». Les planteurs bolcheviks complètement affolés n'espèrent plus qu'en la nature, écrivent les *Izvestia* ; en attendant, les organisations locales envoient un télégramme après l'autre à Tachkent demandant que le débit de l'eau soit augmenté. Mais que peut faire en l'occurrence le Comité central ou le Commissariat du peuple à l'Agriculture si l'eau manque en général, si le système d'irrigation est détruit et si le nouveau, le système à eux n'est pas encore créé et s'il n'est pas prêt de l'être.

Il est un moyen, paraît-il, un seul susceptible de sauver la situation : « ce ne sont pas les télégrammes de panique qui aideront, disent les bolcheviks, mais l'organisation rationnelle bolcheviste des hommes ». Ce n'est que de cette manière qu'on pourra remplacer l'eau, estiment les « spécialistes » soviétiques.

Admirable moyen en vérité !... « Une tête tranchée ne pleure plus ses cheveux », dit un proverbe russe. Tous ces « spécialistes » et « possesseurs de technique », tous ces constructeurs bolcheviks ne seront pas en mesure évidemment de remplacer l'eau que la nature leur a refusée cette année et ce ne sont pas les appels du parti, les appels lancés par M. Staline, « d'aller de l'avant » qui pourront remédier à une situation sans issue.

Ainsi, non seulement une possibilité quelconque ne se présente, mais une hâte trop empressée pour la mise à exécution du plan donne des résultats contraires. C'est ainsi que le 25 avril on estimait à 80 % de l'ensemble la surface cotonnière ensemencée en Uzbekistan, et qu'ou 10 mai les 98 % ensemencés étaient « un record ». On en

concluait donc que la récolte serait bonne. Une semblable course à un pourcentage élevé amène le plus souvent à une ignorance totale des facteurs essentiels de la culture du coton. Le premier sarclage des plants doit s'effectuer à certaine époque, or les bolcheviks constatent déjà que dans nombre de rayons ce travail est en retard de 10 jours, ce qui joue un grand rôle dans la vie des plantations de coton.

Si l'on ajoute à cela la pénurie de l'eau, il va de soi qu'on ne saurait encore parler de résultats, de résultats « brillants » surtout.

Il arrive parfois que des fonctionnaires, imbus d'esprit bureaucratique, donnent aux travailleurs des conseils, d'ordre technique-agronomique tout en exigeant qu'on les mette immédiatement en pratique. C'est ainsi que dans le rayon du Haut-Tchirtchik l'ordre fut donné, sans la moindre vérification préalable, de transplanter le coton, cinq jours après son ensemencement, c'est-à-dire avant qu'il ait commencé à germer. Dans un autre rayon du nom d'Ordponikidze et Kalinine dans le Haut et le Moyen Tchirtchik, ordre fut donné de suspendre les opérations de sarclage. Or, chaque jour de retard ou d'avance se chiffre par une perte de la plus grande partie de la récolte.

Inutile d'ajouter que les bolcheviks et les camarades du parti, en général, ne peuvent être tenus pour responsables de ces actes inconsidérés. Mais quelqu'un doit être fautif et ils savent toujours le trouver. Jouant sur le spectre du koulak, les bolcheviks ne sont pas en peine pour le découvrir et dans ce pays occupé qu'est le Turkestan c'est toujours un habitant local, choisi parmi les travailleurs plus ou moins actifs. Il en fut ainsi avec l'ar-

rivée des bolcheviks et il en sera ainsi tant que ce pays ne se débarrassera pas du joug et du régime qui l'oppriment. Ces gens du pays, tout imprégnés de nationalisme, détestent profondément le régime imposé par les baïonnettes russes, aussi s'efforcent-ils par tous les moyens d'empêcher tout travail et de saboter en silence sous une forme ou sous une autre le programme bolchevik et cela se conçoit aisément.

Quoi qu'il en soit, nous sommes bien obligés d'en venir à la question essentielle, à celle des rapports entre la population locale et le régime.

Nous avons signalé précédemment que le plan des bolcheviks consistait à transformer le Turkestan en réserves de coton et de lui donner du blé en échange. Mais d'où le prendront-ils ? L'on n'ignore point que les bolcheviks en manquent eux-mêmes et que le spectre de la famine plane toujours sur toutes les républiques soviétiques, plus particulièrement sur celles où les bolcheviks mettent leurs expériences en pratique, selon les formules élaborées dans les bureaux de Moscou, dans les murs même du Kremlin que personne ne peut franchir.

La famine ou tout au moins une demi-famine, tel est le sort réservé par les bolcheviks à ceux qui, par leur ordre, appliquent leur programme. L'on connaît la résistance opposée à ce régime par la population, la lutte qu'elle mène contre ces éléments venus du dehors. L'on connaît aussi le déchaînement de haines qui se manifesta lors de l'établissement des Kolkhoz au Turkestan. Révoltes, soulèvements trouvèrent place en leur temps, dans les colonnes de *Prométhée*, nous nous garderons bien d'y revenir. Nous di-

rons seulement que la population fut obligée d'accepter cette nouvelle existence, tout au moins extérieurement, pour sauver sa vie, celle de la famille, celle des enfants.

Mais le martyre n'est point fini. De nos jours les bolcheviks vont plus avant dans le domaine de l'oppression : ils envoient les femmes au travail des champs, ils les arrachent à leurs occupations habituelles, aux soins du ménage. Dans un pays comme le Turkestan où le foyer familial est sacré, où la maison natale est tout pour le Turkestaniens, les bolcheviks s'emploient à les détruire, à en faire disparaître la moindre trace.

La destruction de la famille est le but essentiel que poursuivent les bolcheviks au Turkestan dans leurs transformations sociales. A titre d'exemple nous citerons le fait suivant : Dans le rayon de Vanguï-Hol, au Kolkhoz n° 5 qui compte 18 hommes, cinq d'entre eux seulement travaillent alors que sur les 17 femmes du Kolkhoz, 14 travaillent. Il en est ainsi dans tous les rayons et si la population locale par la voix de ses rares représentants si on peut ainsi les appeler, s'avise de soulever la question d'interdire aux femmes le travail dans les plantations, ce geste est considéré comme « inadmissible et nettement réactionnaire ». La population indignée manifeste alors ses véritables sentiments. Aussitôt les malheureux Turkestaniens, privés déjà de tout, se voient inscrire par les bolcheviks dans la liste des « Koulaks » et le châtiment commence ; il s'exerce avec cruauté ; le plus souvent le Turkestaniens ainsi maltraité est fusillé à moins qu'il ne soit déporté en Sibérie ou aux îles Solovki d'où l'on ne revient plus.

Telle est la manière de travailler des bolcheviks dans les plantations de coton. Hâter l'ensemencement, hâter le sarclage, exiger la présence d'une eau inexistante, opprimer la population et parler de brillante récolte, le crier sur

tous les toits et trouver encore des gens, malheureusement qui les croient, peut-on imaginer quelque chose de plus angoissant surtout quand tout autour ce n'est qu'oppression et ruines ?

A. A. TOPTCHIBACHI.

REVUE DE LA PRESSE

Le colonel de Souramy, un des héros du soulèvement géorgien de 1924, vient de publier dans la *Belgique Militaire* (N° 14) un intéressant article dont nous avons le regret de ne pouvoir, faute de place, reproduire que ces quelques lignes :

« Lors de l'opération de Varsovie, écrit-il, le Maréchal Pilsudski, contrairement aux conseils du général Weygand, n'évacua pas la capitale, parce qu'il sentait instinctivement, qu'avec cette évacuation seraient enterrées définitivement la liberté et l'indépendance de la Pologne. Il en résulta le miracle sur les bords de la Vistule et la débandade des rouges, grâce à une manœuvre d'enveloppement d'un de leurs flancs par l'Armée Polonaise...

« Si la Russie, écrit le colonel de Souramy plus loin, avait bien apprécié l'importance du front du Caucase, elle aurait évité le ridicule et ses fidèles défenseurs ne seraient pas en exil. Au lieu de cela la Transcaucasie fut sacrifiée. Ses deux corps d'armée furent en

hâte envoyés à l'Ouest ainsi que 200.000 Géorgiens mobilisés. Par la volonté criminelle du grand Etat-Major russe, les Géorgiens arrachés de leurs foyers furent privés de la possibilité de défendre leur Patrie menacée. »

Et l'auteur de conclure :

« Peuples du Caucase, soyez et restez unis, si vous voulez éviter de devenir de nouveau les victimes de la guerre future. »

Le journal russe *Les Dernières Nouvelles* publie depuis quelque temps une série d'articles d'un émigré russe M. I. Solonevitch, sous le titre « La Russie dans un camp de concentration ». Les témoignages de cet émigré russe sont d'une grande importance pour la connaissance des questions concernant le régime actuel. Le lecteur trouvera ci-dessous quelques lignes empruntées à son dernier article :

— Oui, il est clair que la vieille garde léninienne est sur le point de disparaître, du fait même que cette vieille garde est devenue rivale du « génie » stalinien et qu'il

s'y trouvait des hommes capables « d'avoir leur propre jugement », ce qu'aucun despotisme ne supporte, que la camarade Chatz, fanatique et hystérique, a bien quelque idée en tête alors que Yakimenko n'en a aucune. Rien à dire de Videman, de Starodoubtsev. Toute cette vieille garde avec Zinoviev, Tchekaline, Chatz sent bien que l'étendard « des travailleurs du monde », et que le pouvoir, créé pour le maintenir se trouvent maintenant dans la main de la canaille. Et la canaille apparaît derrière chacun de ces vétérans, montrant ses jeunes dents de loup n'attendant plus qu'un moment de faiblesse ou qu'un signal d'en haut... Oui, la vieille garde se meurt.

Mais que va faire Yakimenko lorsqu'il aura rongé la gorge à Chatz ? Est-ce que Staline peut se passer de Yagoda, Yagoda de Yakimenko, Yakimenko de Videman, Videman de Starodoubtsev, etc. ? Ils vivent tous de ce régime économique et politique qu'ils ont créé et hors duquel toute vie pour eux est impossible. Si le pouvoir autorisait le commerce privé, cela signifierait la liquidation automatique de la coopération soviétique et conséquemment l'élimination du livre de comptes, de quelques centaines de mille de gens qui vivent auprès de la coopération, de communistes armés et d'activistes. Si le pouvoir mettait fin à la politique « d'exploitation militaro-féodale de la campagne » il vouerait à l'extermination ou, dans la meilleure alternative, au chômage des millions d'hommes « de l'active rurale ». Toute « reculade » fait

sentir son effet sur les importants détachements de la « bande »... S'il advenait un choc, une révolution, que feraient les tchekistes, les coopérateurs, les stockeurs, les préposés à la dékoulakisation, les instructeurs politiques, les travailleurs syndicalistes, les propagandistes, les organisateurs komso-mols, les directeurs, etc., etc., dont les attributions sont légion et qui disposent des armes ? Ces gens ne conviennent à aucun autre régime, ne serait-ce que du fait de leur long stage dans les organisations communistes de rapine.

Staline peut liquider ses rivaux immédiats, si tel est son bon vouloir, mais peut-il se défaire aussi facilement des millions de détachements de sa bande ? Sur qui alors pourrait-il s'appuyer ? Quelle fraction de la population le croira ? Et quelle fraction de cette population ne lui rappellera-t-elle pas les immenses cimetières de la collectivisation, de la dékoulakisation, des camps du Guépéou, de la famine, des abandons d'enfants ?

Non — ces hommes, bien que s'entre-dévorent, sont par rapport au restant du pays, fortement liés entre eux, liés jusqu'au tombeau. Tout retour en arrière leur est interdit. Le terme « Russie nationale » est vide de sens pour nous. La Russie nationale ou « internationale » reste toujours dans la main de cette bande. Le bolchevisme aussi peut être regardé comme une manifestation nationale ; l'inquisition, de par son essence, a bien été une manifestation nationale. Mais à ceux pour qui les camps de concentration et l'agonie des campagnes revêtent des aspects de pa-

renté, depuis surtout qu'on leur a collé une étiquette nationale, l'on peut dire : Eh bien, allez si le cœur vous en dit, dans les camps de concentration et dans le Kolkhoz...

De ce qui précède il ressort que l'auteur estime que le bolchevisme est un mouvement national. Nous l'avons toujours cru ainsi et nous le répétons, mais pour nous l'important, c'est l'aveu même d'un Russe qui s'est enfui du pays où règne ce régime.

Commentant la liquidation récente de l'association des vieux bolcheviks et la réorganisation des Komsomols, le correspondant à Moscou du journal *Neue Freie Presse* écrit :

L'association des vieux bolcheviks a été liquidée, du fait principalement qu'elle était devenue une sorte de club aristocratique assez important : les membres de l'association y introduisaient leurs parents et amis ; ils jouissaient de multiples privilèges dans les restaurants de l'Etat, les sanatoriums, les maisons de repos, etc. En outre, les membres de l'association s'efforçaient de « maintenir le feu sacré ». De ce fait, ils s'éloignaient du parti dans sa forme actuelle. La liquidation de l'association a montré le peu d'influence dont jouissait actuellement la vieille génération des bolcheviks.

Après la réorganisation des komsomols, les fonctions politiques de cette organisation ont été extrêmement réduites. Actuellement, la direction de la politique de l'U. R. S. S. est dans la main de gens d'âge moyen.

Les fonctions d'autres organisations privilégiées sont également

réduites. L'on ne pourrait dire en ce moment que les citoyens soviétiques sont égaux devant la loi, mais l'on peut affirmer qu'ils sont absolument égaux devant sa majesté le rouble.

Très caractéristique le fait qu'après l'assassinat de Kirov, l'opposition de gauche se considère comme une organisation indépendante du parti communiste. C'est ce qui explique que l'un des chefs du parti, M. Jdanov, a vivement critiqué le fait que les anciens socialistes révolutionnaires et populistes qui ont combattu le tsarisme en recourant à la terreur individuelle sont mis en vedette jusqu'à présent aux différents cours d'histoire de la révolution et qu'ainsi ils interceptent les services rendus par les bolcheviks.

L'on peut supposer qu'il ne s'agit point ici seulement de rivalité historique, mais encore de ce que le gouvernement soviétique estime de nos jours peu commode de glorifier la tradition antigouvernementale. Mais cela ne saurait plaire à la jeunesse, aussi rien d'étonnant à ce que dans son sein, l'opposition de gauche n'y saurait trouver place. Les citoyens d'âge moyen désirent le calme et la tranquillité.

Les germes du futur parti révolutionnaire antisoviétique apparaissent de plus en plus à la surface de la vie soviétique.

*Avant l'ouverture du Congrès
du Komintern.*

Proclamation du Komintern.

En connexion avec la prochaine ouverture du Congrès de l'Internationale

communiste, toujours retardée, son Comité exécutif vient de lancer une proclamation.

Le ton de cette proclamation est bien moins clair qu'autrefois. Vraisemblablement, l'entrée de l'U. R. S. S. à la Société des Nations, sa collaboration avec la France et avec d'autres pays, rend difficile pour le Komintern, la possibilité de travailler ouvertement contre les gouvernements des autres pays.

Dans la proclamation il est dit que le monde entre dans une nouvelle période de guerres et de révolutions. De ce fait, il a été nécessaire de conclure un front unique avec la social-démocratie, mais l'U. R. S. S., tout comme auparavant, reste la base de la révolution mondiale. Il convient d'encourager l'Inde, l'Indo-Chine, les Philippines, l'Afrique, dans leur lutte contre les impérialistes. La libération des peuples n'est possible qu'avec le renversement du capitalisme. Les conditions objectives pour le travail révolutionnaire n'ont jamais été si favorables qu'en ce moment. La proclamation évite d'attaquer certains pays, exception faite du Japon, de l'Allemagne, de la Pologne. Pour ce qui est de la France, la proclamation rappelle, qu'ayant obtenu ce qu'elle désirait, au cours de la dernière guerre, elle ne demande que la paix; quant au conflit italo-abyssin, il n'en est pas fait mention.

Il est clair que la nouvelle politique de M. Staline a apporté des changements de tactique sensibles dans le programme du Komintern. Il est intéressant de signaler que M. Manouïlski, remplaçant de MM. Zinoviev et Boukharine à la tête du Komintern a disparu de la scène. A-t-il été éloigné de ce poste ou continue-t-il à travailler en secret ? On l'ignore.

L'arrivée des délégués à Moscou.

De Moscou l'on signale l'arrivée de 400 délégués de 59 pays. Le lieu de séjour des principaux délégués est tenu secret. L'arrivée de la délégation française avec MM. Cachin, Marty, Vailant-Couturier est annoncé. Les délégués évitent tout contact avec les étrangers au parti, ce qui rend difficile l'information.

La session durera probablement plusieurs semaines. L'autorité de M. Staline se fera certainement sentir sur les travaux de la session.

La session s'ouvrira par un discours de M. Manouïlski. Le poste de président reste vacant depuis la retraite de M. Zinoviev en 1925, mais l'on croit vraisemblable que ces fonctions seront confiées au bulgare Dimitroff. Le sort semble devoir le porter à ce poste ; après le procès de l'incendie du Reichstag, M. Dimitroff est considéré en U. R. S. S. comme un symbole de lutte contre le fascisme.

Le congrès international des écrivains pour la défense de la culture

L'Anticomintern consacre à ce fameux congrès les lignes suivantes :

Maxime Gorki, maître-chanteur du bolchévisme, a été empêché de partir pour Paris, à cause de ses relations trop étroites avec Enoukidze, récemment disgrâcié, signe nouveau de tremblement de la terre bolchévique.

Ilja Ehrenbourg, propagandiste officiel du bolchévisme dans les milieux intellectuels du monde.

Henri Barbusse, grand pacifiste et bolchévique de salon, mais qui se fait photographe sur un avion de l'Osso-aviachim.

André Gide, communiste et dont les valeurs morales l'ont conduit au pays de l'amour non contrôlé.

Romain Rolland, dont la femme est Russe et qui va éditer ses œuvres dans les Editions d'Etat, à Moscou — honoraires payables en dollars — a envoyé un télégramme. Bientôt, il sera sujet de l'Union Soviétique.

André Malraux, communiste militant.

Les émigrés Kerr, Emil Ludwig Kohn, Heinrich Mann et son neveu Klaus Mann, E. E. Kisch, Brecht, Döblin, Kantorowicz, Toller, Feuchtwanger, M. Brod, F. L. Schüller, G. Grosz, Remarque, etc.

Ce n'est qu'un choix. Entre les Allemands, nous ne voyons que trois qui, par leur origine, avaient droit de s'appeler « Allemands ». Les autres ne l'ont jamais été. Quant au reste, il est jugé par ses amis. Il y a entre eux des poètes assez habiles, mais pour défendre la culture, il faut du caractère. C'est ce qui leur manque. Ce qui est pire, c'est qu'ils ne parlent pas de leur propre cœur, mais en représentants ou en sympathisants de l'idéologie marxiste, c'est en fin de compte : du bolchévisme, du Komintern et de Moscou.

Pauvre culture !

(*Anticomintern.*)

Le Front de la dissolution

« Culture » est un terme qui peut être appliqué à beaucoup de choses. Chaque Etat européen a sa culture et chaque tribu nègre la sienne. Le « Congrès international des écrivains pour la défense de la Culture » a apparemment aussi envisagé une « culture » qu'il se considère appelé à « défendre » ; la délégation la plus nombreuse d'écrivains étrangers — c'était la

russo-soviétique — n'a pas caché de quelle culture il s'agissait, à son avis, et tous les autres participants ont confirmé par leurs applaudissements qu'ils partagent cet avis. A chacun de décider pour lui-même de quelle culture la russo-soviétique se rapproche davantage, de la culture européenne ou nègre. Petit à petit, à travers les nébuleuses de la propagande soviétique et de la Komintern, on voit percer les faits tels quels qui condamnent cette culture à rebours de la faim, de la terreur et de l'exploitation. « Bolchévisme culturel » est une conception qui ne représente que partiellement une affaire de l'intellect. Certes, l'un ou l'autre des représentants assemblés récemment à Paris peut être de bonne foi, d'une foi issue de sa décadence intellectuelle. Le gros toutefois constitue simplement un cadre de propagande, une escouade de colleurs d'affiches politico-littéraires au service de la Komintern.

Dans la quantité de noms tout à fait obscurs on trouve aussi ceux de quelques écrivains connus qui ont placé malencontreusement leur talent au service de la destruction organisée de la culture. Ici comme partout ailleurs on doit reconnaître le bien-fondé du dicton qui veut que ce soit le caractère et non le talent qui décide en dernier lieu de la valeur d'un homme. Il ne s'agit plus ici d'une discussion idéologique avec les représentants du front du bolchévisme culturel. Pareille discussion serait oiseuse. Il s'agit bien plutôt d'une séparation claire des fronts comme Romain Rolland lui-même l'a constaté, voici quelques jours à peine, à Moscou en disant : « Mais voilà qu'en France un petit groupe s'est formé composé d'hommes aussi remarquables que le sont André Gide, André Malraux, Jean-Richard Bloch,

qui par différentes voies, chacun à sa manière, se sont tournés vers le communisme, vers l'U.R.S.S., ce rempart de la paix entre tous les peuples... »

Nous connaissons « la paix soviétique » qui se manifeste dans le front du bolchévisme international, de la révolution mondiale et de la menace contre la civilisation. La preuve de cette activité « pacifique » des agents de Moscou a été fournie un nombre suffisant de fois par les hommes d'Etat de tous les camps et elle constitua l'objet de nombre de démarches officielles.

Il est facile à faire la preuve qu'au Congrès de Paris, il s'agit d'une entreprise de la Komintern. Un grand nombre de participants sont membres inscrits du parti communiste, les autres sont des « sympathisants ».

A la tête des participants français et de tout le Congrès vient se placer André Gide, internationalement connu comme écrivain de talent, le prototype de l'intellectualiste pur et du bolchévik culturel. Comme intellectuel sans notion des réalités il se débat en penseur avec l'univers et le résultat de ses pensées s'appelle « communisme ». Un résultat plus que remarquable, car Gide prétend être à la fois communiste et individualiste, en même temps internationaliste et Français et, ceci nous pouvons l'ajouter quant à nous, marié et inverti. Ce qui rend si dangereux ce bolchévisant culturel, c'est le fait qu'un grand nombre de ses admirateurs de l'époque de sa jeunesse le suivent aveuglément sur le terrain du communisme, tandis que lui-même, en tant que contempteur « pensant » de la réalité, il ferme sciemment les yeux en face de la caricature des bienfaiteurs de l'humanité telle que l'ont créée les bolchévistes dans les Soviets. Gide a toujours cherché à s'échapper

du vide de son propre individu. Ce qu'il a trouvé n'a vraiment pas de quoi nous enthousiasmer ! A ses côtés, Henri Barbusse, chef du « Comité mondial de lutte contre la guerre et le fascisme », éditeur de la revue démagogique « Monde », feuille que ses propres amis ne peuvent au fond estimer. L'« honnêteté » de Barbusse peut être illustrée le mieux en ce que ce grand pacifiste s'est laissé photographier avec le sourire à bord d'un avion de *Ossowia-chime*. Il obéit à la logique russo-soviétique qui sait combiner l'organisation de l'Armée Rouge avec une propagande antimilitariste étendue à tout l'étranger. Romain Rolland, qui, prétend-on, veut se faire naturaliser comme citoyen soviétique en Russie, ne demeura point à Paris, mais se rendit aux sources mêmes, à Moscou. Jean Richard-Bloch, Dreyfus, Friedmann, Julien Benda, leurs noms en disent assez sur leur personne.

Les émigrants « allemands » ne soulèvent qu'un intérêt mitigé, car il suffit de se rappeler les images des caractères de ces tristes renommées dont le peuple allemand s'est séparé au cours de son processus d'assainissement, pour comprendre leur participation au Congrès.

Ce doit être une jouissance tout à fait spéciale d'entendre une conférence de Heinrich Mann sur la « dignité de l'esprit » ce littérateur dont la caractéristique la plus frappante est le manque absolu de dignité. Les tiraillements qui déchirent son âme proviennent de la funeste mixture de races d'où il est issu. Ses romans ne contiennent rien de constructif : ils vivent de la décomposition. Son élément poétique est de l'érotique grivoise que son propre frère Thomas qualifie de « fantaisie de collégien ».

Il est encore surpassé par son neveu

Klaus Mann, dont le dernier roman marque une chute même pour un inverti débile aussi dégénéré.

A ces deux défenseurs de la culture on peut ajouter dignement Alfred Kerr (Kempner-Kempinski) dont le verbiage insupportable et l'étalage de fat dégoûtent encore dans le souvenir; l'écrivassier prodigue et blasé Emil Ludwig Cohn, qui a trouvé depuis, en France, une déclination unanime de principe; le marchand d'ordures Alfred Döblin; le littérateur israélite responsable de la révolte soviétique de Munich, Ernst Toller; le dessinateur George Gross, condamné pour blasphème en Allemagne; et d'autres encore, Erich Weinert, poète politique des communistes allemands; J. R. Beohor réputé également comme poète du parti communiste; l'israélite polonais Alfred Kantowitz qui put jouer quelque temps un rôle indigne comme « savant allemand ».

Pour l'Union des Soviets, c'est — comme remplaçant de Maxime Gorki subitement tombé en disgrâce — le frère intellectuel du « reporter volant » Kisch, Ilja Ehrenburg qui prend la parole. Ce pur ne dédaigne d'ailleurs pas d'écrire pour des éditeurs « capitalistes » bien entendu s'ils y mettent le prix et s'ils confessent la religion de ses pères; pour la Scandinavie, la bolchéviste culturelle et pathologiste sexuelle Karin Michaelis, de triste célébrité; le nom de Michael Gold (Etats-

Unis) en dit à nouveau assez long sur celui qui le porte.

En passant en revue les délégués du Congrès, on aboutit à trois observations: 1) La « culture » défendue ici est la culture bolchévique, c'est-à-dire qu'elle représente la destruction de la culture de l'Occident; 2) Ce congrès est organisé par l'Internationale communiste ainsi qu'il apparaît de la majorité numérique des participants communistes; les non-communistes sont du type de ceux qui ont préparé l'avènement de la clique bolchévique en Russie; 3) Le mélange des races et des nations des participants doit faire réfléchir tout patriote averti de quelque pays qu'il soit.

Et ainsi la signification de ce Congrès est clairement caractérisée. Contre les fronts solidifiants des nations saines qui peuvent s'arranger entre elles sur la base de leurs honnêtes sentiments nationaux, se dresse le front international de la destruction. Ce ne sont pas les peuples qui sont ennemis les uns des autres, mais ce sont les desperados de l'internationalisme qui sont l'ennemi commun des peuples. Chez eux, comme chez les littérateurs cités, l'origine de tout le mal réside dans l'initiative de l'internationale communiste qui prépare pratiquement et idéologiquement la révolution mondiale c'est-à-dire la guerre révolutionnaire mondiale.

CHRONIQUE

UKRAINE

Postychev et les écrivains ukrainiens.

Visty, le journal de langue ukrainienne paraissant à Kiev, a publié le 10 juin un discours de M. Postychev, secrétaire du parti communiste en Ukraine et main droite de Staline. Ce discours a été prononcé à la réunion des écrivains ukrainiens, et contient l'historique de la « contre-révolution » dans le pays depuis l'établissement du pouvoir soviétique et son retentissement dans la littérature ukrainienne. Trois étapes sont à signaler selon le dictateur de l'Ukraine :

La première se termina vers 1928. C'est la période du fameux communiste Choumsky et Khvilovy, écrivain de grand talent et personnalité très marquée. Leur thèse était la séparation de Moscou non seulement politiquement mais littérairement. « Il n'y a rien à apprendre à Moscou, il faut se rapprocher de l'Europe bourgeoise... » Si cette ligne de conduite a été soutenue dans le parti communiste par Choumsky et Khvilovy, c'est Efremov, Nikovsky, etc. qui l'on appuyée hors du parti. M. Postychev n'a certainement pas rappelé à son auditoire terrorisé que Choumsky a suivi le chemin de l'exil, que Khvilovy s'est suicidé en été 1933, que l'académicien Efremov et ses amis ont été condamnés après le fameux procès de Khar-kiv en 1930, et qu'ils expient toujours leurs « crimes » dans le Nord de la Russie...

La seconde étape de la contre-révolution et de la littérature en Ukraine s'est prolongée de 1928 à 1933. C'est Skrypnyk, commissaire du peuple à l'Instruction publique, le fameux communiste ukrainien, autrefois ami de Lénine et à la fin de ses jours ennemi de Staline et de Postychev, qui domine à cette époque. « L'école nationaliste des écrivains ukrainiens » ne se contente plus de discuter dans les articles des journaux les questions litigieuses. C'est dans la littérature même, dans leurs romans et nouvelles qu'ils prétendent le pouvoir soviétique comme passager en Ukraine, étant un élément étranger au pays. Les chefs de ce pouvoir sont présentés par les écrivains nationalistes comme des dégénérés, des crétins, etc... Par contre, le paysan (koulak) apparaît comme une grande force, comme un roc contre lequel la collectivisation de la campagne est condamnée à être brisée.

« Nous avons vaincu Skrypnyk (qui se suicida en 1933)... Nous avons vaincu les nationalistes », s'écrie Postychev.

En passant à la troisième étape, cet orateur de marque constate d'autre part que les écrivains d'aujourd'hui ont tout de même trouvé une nouvelle forme de la lutte contre le pouvoir soviétique. M. Postychev affirme que ces écrivains ont passé directement au *terrorisme*... Et pour appuyer ses affirmations, le dictateur cite les dépositions que certains écrivains ont dû faire devant le G.P.U. : ils ont déclaré

qu'ils sont persuadés de l'utilité de la terreur, de la nécessité de préparer *toujours le soulèvement contre le pouvoir soviétique* en Ukraine. Ceux-là ne sont certainement plus communistes... Mais Postychev en s'adressant aux écrivains communistes, constate que ces derniers, devant les actes de leurs confrères, ont eux aussi des « hésitations ». Ces hésitations Postychev les explique par un « malentendu ».

On se demande donc si le triomphe du Dictateur de l'Ukraine devant Skrypnik vaincu et mort n'était pas un peu prématuré et s'il il y a vraiment « vaincu » les nationalistes en Ukraine ?

D'autre part, il est à signaler qu'au moment où à Paris siègeait un congrès international « de la défense de la culture » et où MM. André Gide, Jean-Richard Bloch, témoignèrent que la liberté absolue des écrivains en U.R.S.S. est une réalité, l'homme le plus autorisé, Postychev lui-même, a dû avouer publiquement que les écrivains sont contraints à remplacer leurs plumes par des bombes et des revolvers et que par « malentendu », même les fidèles, les « purs » ont des hésitations.

La *Pravda* du 10 juin de Moscou qui reproduit également le discours de Postychev signale le procès des écrivains terroristes en Ukraine. Mais en général ce procès a été passé sous silence par la presse soviétique.

Les soucis de Staline.

Malgré les triomphes diplomatiques de Staline, sa situation ne paraît pas aussi forte qu'on le croit. N'ayant plus la confiance de ses camarades, il a dû se débarrasser de la vieille garde communiste en liquidant « la société des vieux bolcheviks » et celle « d'anciens

forçats ». Quant à l'arrestation d'Abel Enukidzé, un de ses collaborateurs les plus proches, elle a été suivie de celle de 28 personnes de la garde de Kremlin ; ces arrestations semblent être de mauvais augure pour Staline.

Les personnes bien renseignées, venant de Moscou, affirment que l'armée est en opposition avec les tendances dominant dans le parti et dans l'administration.

L'aviation semble surtout saturée de cet esprit d'opposition et désire vivement un changement de politique en faveur des paysans. Ainsi Staline doit se trouver dans une situation bien embarrassante car il est dangereux de lutter contre l'armée, mais il est également dangereux de rompre avec le parti et la police secrète auxquels il doit la situation unique qu'il occupe actuellement.

L'état des chemins de fer soviétiques.

On se rappelle que le pouvoir soviétique a été toujours très inquiet au sujet des chemins de fer dont l'organisation est des plus précaires. Malgré les mesures draconiennes infligées par Kaganovitch, dictateur des chemins de fer en U. R. S. S., il n'a pas su obtenir jusqu'à présent de résultats réels.

Ainsi, le journal officiel du gouvernement soviétique de Kiev publie un communiqué du comité central du parti communiste en Ukraine constatant l'état lamentable des voies ferrées en Ukraine et surtout de celles de Dniepropetrovsk et de Osloviansk. Le nombre de catastrophes et de détérioration du matériel a même augmenté. Kaganovitch avait publié, lors de sa nomination des chiffres édifiants :

62.000 catastrophes en 1934. A cette statistique surprenante on doit ajouter qu'en 1935 seulement au cours des mois de janvier et février 16.000 catastrophes ont été enregistrées en U. R. S. S.

*La protection des peuples
opprimés et la S. D. N.*

La XIX-e Assemblée de l'Union pour la S. D. N. a largement discuté le problème des minorités et la possibilité de la généralisation de leur protection dans tous les états. Au cours de ces débats, le délégué ukrainien, le professeur Roman Smal-Stocki a prononcé un discours où il a constaté que les minorités ukrainiennes qui se trouvent en Pologne, en Roumanie et en Tchécoslovaquie, n'ont jamais obtenu aucune aide réelle de la S. D. N. Il constate qu'un fait nouveau est survenu : l'entrée à la S. D. N. de l'U. R. S. S. à laquelle on n'a même pas imposé des conditions garantissant les droits des peuples qui y habitent. « Comment, s'écrie M. Smal-Stocki, M. Litvinov peut-il devenir arbitre dans les questions minoritaires de l'Europe Occidentale, et cela au moment où son gouvernement opprime d'une façon si barbare l'Ukraine, le Caucase, le Turkestan, les pays des Tartares, la Carélie, les pays cosaques ? Dans ces conditions, nous préférons parler au sujet des minorités directement avec MM. Beck, Bènes et Titulesco, qu'avec un intermédiaire tel que M. Litvinov ». L'orateur insista sur la généralisation de la protection des peuples.

Ce discours a soulevé des protestations du côté de M. Emile Borel, ancien ministre, délégué de la France. En donnant la réplique à cette dernière intervention M. Choulguine (Ukraine) appuie la déclaration de son collègue

ukrainien. « Il est de notre devoir de défendre ici les droits de notre pays. Notre Association a été fondée au moment où le gouvernement ukrainien se trouvait dans son pays. On nous a enlevé nos terres par la force, mais rien ne nous enlèvera le droit de nous défendre. Tous ceux qui sont contre la force et pour le droit nous comprendront. M. Borel a eu raison de dire que le problème de l'Ukraine sous les Soviets n'est point un problème minoritaire. C'est absolument exact. L'Ukraine soviétique comme la Confédération Transcaucasienne, comme les Républiques de Turkestan restent juridiquement souveraines. Mais que faire si elles sont plus opprimées par Moscou que n'importe quelle minorité occidentale ? Que faire si ces peuples ont plus besoin d'être protégés par la S.D.N. que les minorités elles-mêmes ? »

Les déclarations ukrainiennes ont été accueillies avec beaucoup de sympathie par la plupart des délégués.

La terreur politique et la S.D.N.

Au cours de la XIX-e Assemblée de l'Union internationale pour la S. D. N., le problème de la lutte contre la terreur politique a été discuté dans sa commission juridique et politique. Aucune décision n'a été prise et la question a été ajournée à l'année suivante, mais les discussions et les projets des résolutions présentent en elles-mêmes un certain intérêt. La première proposition était conçue dans l'esprit de l'intervention française auprès de la S. D. N. préconisant des sanctions d'ordre international pour éviter les actes de terreur politique. D'autre part, figurait à l'ordre du jour de l'Assemblée une résolution complémentaire présentée par l'Association ukrainienne et qui attirait l'attention de

l'Assemblée sur les causes générales des actes de terrorisme. Parmi les causes, l'Association ukrainienne souligne en particulier que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit solennellement proclamé à la fin de la grande guerre est totalement méconnu dans l'est de l'Europe. Par conséquent, l'Association ukrainienne réclame des mesures d'ordre international garantissant le droit des peuples opprimés en U. R. S. S. Enfin l'Association ukrainienne attire tout particulièrement l'attention de l'Union pour la S. D. N. sur l'influence néfaste du gouvernement soviétique qui applique régulièrement le système de la terreur. La note explicative ukrainienne contient à ce sujet le passage suivant :

« L'existence d'un gouvernement qui s'appuie uniquement sur la terreur comme moyen de gouverner et qui prêche les avantages de ce système dans le monde entier constitue certainement une des causes du terrorisme et du malaise dans le monde. « Ne croyez pas que nous puissions obtenir la victoire sans l'application d'une terreur implacable », disait Lénine à Trotzky (« Lénine » par Trotzky, p. p. 74-75). Ce même Lénine (qui se donne pour but la repression de la « barbarie » c'est-à-dire de la bourgeoisie) croit « qu'il n'est pas blâmable de lutter contre la barbarie par des méthodes barbares » (« Oeuvres complètes » de Lénine, vol. XVI, p.7). — « La révolution ne se fait pas en gants blancs », dit Staline (compte-rendu du XIV-e congrès du Parti Communiste de l'Union) et le fameux chef de la Tchéka ajoute que son « seul désir c'est celui d'être impitoyable ». On pourrait prolonger indéfiniment ces citations, mais la pratique même des Soviets confirme avec quel-

le cruauté et persévérance ces idées sont appliquées en U. R. S. S. ».

La Société des Nations et le problème des réfugiés.

Au cours de la réunion annuelle de l'Union internationale pour la S. D. N. la délégation britannique a soulevé le problème des réfugiés et de leur protection par la S. D. N. Le rapporteur, M. Epstein, a soutenu avec vigueur la thèse qu'il faut venir en aide aux réfugiés politiques qui souffrent beaucoup tant au point de vue juridique que matériel. N'ayant pas le droit de travailler, expulsés parfois d'un pays et ne pouvant entrer dans un autre, les réfugiés sont souvent poursuivis pour différents « délits », et même arrêtés.

La thèse de M. Epstein a été appuyée avec force par Lord Robert Cecil, par Madame Malaterre-Sellier (France), par MM. Rolin (Belgique) et Choulguine (Ukraine).

Ce dernier trace un sombre tableau de l'existence des réfugiés, en particulier des intellectuels et des vieillards. Malgré que l'aide accordée par l'Office Nansen est insuffisante, il faut à tout prix conserver cette institution, mais en la réorganisant et en la renforçant.

M. Rolin propose de suivre l'exemple du Luxembourg qui a frappé des timbres spéciaux au profit des intellectuels. La résolution, proposée par la délégation britannique a été adoptée à l'unanimité et on a décidé de revenir sur cette question aux prochaines séances de l'Union.

La jeunesse sous les Soviets.

Le Bulletin d'information politique (No 5) paraissant à Lwow publie une très intéressante étude d'un écrivain ukrainien, M. Yourtchenko, célèbre dé-

jà par sa description des bagnes soviétiques. Cette étude fort documentée est consacrée à la jeunesse soviétique. Celle-ci est divisée en deux groupes : les jeunes gens qui sont appelés à prendre une place dans le « paradis » soviétique, et les « esclaves » devant lesquels toutes les portes sont hermétiquement fermées. M. Yourtchenko trace un tableau saisissant de la vie de ces derniers. Ce sont les fils des intellectuels, des prêtres, des fonctionnaires ou des partisans déclarés des anciens gouvernements « bourgeois », les enfants des « pomiechtchik » (propriétaires fonciers), des insurgés, et enfin les fils des « kourkoul » ou « koulak », c'est-à-dire des paysans qui ont plus de 5 ha. de terre. Cette jeunesse ne peut escompter obtenir n'importe quel emploi, faire partie de n'importe quelle organisation, ne peut entrer dans aucune école secondaire à plus forte raison dans aucune grande école. Ces parias du régime sont toujours surveillés par les agents de G. P. U. et pour le moindre délit politique, très sévèrement punis.

Le seul moyen d'être sauvé, c'est de changer son nom, renier publiquement ses parents et tout son passé, et de jurer fidélité aux Soviets. Il est fréquent de voir l'adoption du fils d'un prêtre par un ouvrier qui le tient pendant des années sous sa surveillance rouge très sévère. Ainsi, l'enfant peut être « purifié » et obtenir une situation à condition qu'il ait oublié à tout jamais sa vraie famille...

Les jeunes gens plus fermes n'acceptent pas cette humiliation et préférèrent tout simplement quitter leur ville ou leur village et aller, sans aucun papier d'identité, là où on ne les connaît point. On trouve errant dans les grandes villes, dans les ports maritimes des jeunes gens sans papiers, au

passé inconnu. Les uns périssent. Les plus forts, les plus habiles trouvent des protecteurs et réussissent. Mais si, par hasard, on découvre que l'homme a caché son « origine de classe », c'est une punition très rigoureuse qui l'attend.

L'autre partie de la jeunesse, — les bons, — se divise aussi en plusieurs classes. Dans un village, les plus privilégiés, les moniteurs sont les fils des hommes reconnus comme les plus pauvres et par conséquent les plus purs. Ils composent le « Komsomol », organisation de la jeunesse communiste. Cette organisation recrute aussi ses adeptes parmi le reste de la jeunesse. Là, une discipline sévère les guette. Le « Komsomol » entraîne les jeunes vers la fidélité à l'évangile communiste. Mais il y a toujours des cas nombreux où malgré toute la propagande, les jeunes communistes sont réfractaires. Ils quittent même cette organisation, mais jusqu'à présent l'influence du Komsomol sur les adeptes était énorme, et son rôle dans la vie du pays très grand.

Tout a paru changer ces dernières années : les jeunes avouent clairement la faillite de théories, estimant que l'expérience bolchéviste de créer le paradis sur terre a échoué, que la révolution mondiale n'est qu'une chimère. M. Yourtchenko souligne que le rapprochement avec le monde bourgeois, surtout que l'entrée de l'U. R. S. S. dans la Société des Nations, qualifiée jusqu'ici de « bande de brigands et d'impérialistes » a surtout impressionné la jeunesse qui se trouve maintenant dans un état d'effervescence psychique. L'enthousiasme des années précédentes s'effondre comme neige au printemps, les idéals du communisme palissent de jour en jour. Les uns tombent dans l'apathie, d'autres, désil-

lusionnés, font des débauches ou se livrent au banditisme, d'autres encore passent aux adversaires secrets mais acharnés du régime. Les dirigeants savent très bien tout cela, mais ils préfèrent se taire en cherchant les mesures à prendre. On trouve parfois dans la presse soviétique des nouvelles inconnues autrefois ! Une brigade de Komsomol qui a reçu l'ordre de se rendre au Nord pour diriger le travail des déportés, s'enfuit en route. Un comité de Komsomol proteste contre la politique du Bureau politique du parti communiste. — Un autre proteste contre l'expropriation par le gouvernement

du blé chez les kolkhoses. Et dans les feuilles non destinées au grand public, on jette l'alarme contre les débauches auxquelles se livre la jeunesse communiste. D'autre part, on constate que dans les républiques soviétiques de l'Ukraine et du Caucase, l'esprit nationaliste et la haine contre Moscou pénètrent largement parmi toute la jeunesse. Il existe d'autres exemples plus tragiques : des jeunes gens désillusionnés se réunissent en groupe, se suicident et laissent de longues lettres, confessions de leurs âmes désenchantées...

lusionnés, font des débauches ou se livrent au banditisme, d'autres encore passent aux adversaires secrets mais acharnés du régime. Les dirigeants savent très bien tout cela, mais ils préfèrent se taire en cherchant les mesures à prendre. On trouve parfois dans la presse soviétique des nouvelles inconnues autrefois ! Une brigade de Komsomol qui a reçu l'ordre de se rendre au Nord pour diriger le travail des déportés, s'enfuit en route. Un comité de Komsomol proteste contre la politique du Bureau politique du parti communiste. — Un autre proteste contre l'expropriation par le gouvernement

du blé chez les kolkhoses. Et dans les feuilles non destinées au grand public, on jette l'alarme contre les débauches auxquelles se livre la jeunesse communiste. D'autre part, on constate que dans les républiques soviétiques de l'Ukraine et du Caucase, l'esprit nationaliste et la haine contre Moscou pénètrent largement parmi toute la jeunesse. Il existe d'autres exemples plus tragiques : des jeunes gens désillusionnés se réunissent en groupe, se suicident et laissent de longues lettres, confessions de leurs âmes désenchantées...

E5114E
1935

Editions et Imprimerie
Rapide de la Presse
E. I. R. P.
O. Z E L U K
4-5, rue Saulnier, Paris